Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 14 (1964)

Heft: 3

Buchbesprechung: Wilhelm Weitling e il communismo tedesco prima del Quarantotto [Gian Mario Bravo]

Autor: Vuilleumier, Marc

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

das vom Norvativismus und Positivismus der zeitgenössischen Staatsrechtslehre geprägt wurde, ein anders geartetes, von der obgenannten Grundthese ausgehendes Verfassungsdenken gegenüber, dem zudem die geschichtliche Distanz zugute kommt. Das positive Staatsrecht wird dadurch nicht abgesondert, sondern nach den eigenen Worten des Autors «in besonderen Zusammenhang» gesetzt «mit den Verfassungswerten, die sich in ihm manifestierten und mit der Verfassungswirklichkeit, in der es sich gestaltend bewährte und in dieser Bewährung fortschreitend wandelte».

Brig *Louis Carlen*

GIAN MARIO BRAVO, *Wilhelm Weitling e il communismo tedesco prima del Quarantotto*. Edizioni Giappichelli, Torino 1963, 373 p. (Publicazioni dell'Istituto di Scienze politiche dell'Università di Torino, vol. 10.)

Durant ces quinze dernières années, c'est en Italie qu'ont été entreprises les recherches les plus intéressantes dans le domaine de l'histoire du socialisme, où toute une pléiade d'historiens nous ont donné quantité d'études nouvelles et d'une qualité remarquable. Ce livre, qui en est une nouvelle preuve, vient à son heure et donnera à ces chercheurs la synthèse qui leur manquait sur l'une des figures les plus originales du socialisme européen antérieur à 1848. Le compagnon tailleur Weitling, ce théoricien du communisme utopique, qui fut en même temps un homme d'action et un organisateur, a déjà suscité nombre d'études. Mais les ouvrages d'ensemble avaient bien vieilli; depuis les importantes publications de Brugger et de Barnikol qui, dans les années 30, avaient apporté de nouvelles lumières sur le sujet, aucune synthèse satisfaisante n'était venue faire le point de nos connaissances. L'ouvrage de l'historien américain Wittke, paru en 1950, très complet et sans doute définitif en ce qui concerne l'existence de Weitling aux Etats-Unis, de 1849 à 1871, est beaucoup moins satisfaisant et parfois même décevant pour la première partie de sa vie, justement la plus intéressante. Aussi, le livre de Bravo qui s'arrête à 1849 vient-il combler une lacune.

L'auteur s'est fondé uniquement sur les sources imprimées, qu'il a utilisées d'une manière complète. Aucune étude, aucun article ne paraît lui avoir échappé, et la bibliographie des écrits de Weitling qu'il publie à la fin de son ouvrage semble bien être exhaustive, tout au moins dans l'état actuel de la recherche. Seul, le livre de Werner Kowalski, *Vorgeschichte und Entstehung des Bundes der Gerechten*, n'a pas été utilisé; il est vrai qu'il n'a paru qu'en 1962, alors que le manuscrit de Bravo était peut-être déjà chez l'imprimeur. Regrettons toutefois que l'auteur ou son éditeur n'ait pas regroupé en une bibliographie générale les nombreux ouvrages ou articles consultés qu'il est parfois difficile de retrouver dans les références au bas des pages. On regrettera également que Bravo ne se soit pas expliqué clairement sur l'absence de toute source manuscrite. Est-ce volontairement, pour se limiter dans un sujet déjà bien vaste — et la chose pour-

rait se justifier —, ou est-ce parce qu'il a estimé que les recherches entreprises avant lui avaient mis à jour tout ce que l'on pouvait espérer trouver d'important sur Weitling? A-t-il effectué quelques sondages dans les archives des deux Allemagnes et de la Suisse? N'y a-t-il rien dans les riches dépôts de Merseburg, de Munich ou d'ailleurs? Une réponse précise aurait pu rendre service à d'autres chercheurs, en leur évitant des faux-pas ou, au contraire, en leur indiquant des directions de recherches.

Mais ces quelques réserves n'enlèvent rien à la valeur du livre qui est remarquable.

C'est à travers ses expériences de compagnon tailleur, voyageant sans cesse d'une ville à l'autre, passant de Magdebourg où il était né, à Hambourg, Francfort, Leipzig, Dresde, Prague, Vienne, que s'est formée la personnalité de Weitling. D'où la nécessité d'étudier ces années de jeunesse, comme le fait l'auteur, en s'attachant à établir quelle était la condition réelle de ces artisans, en butte aux tracasseries de la police et aux difficultés économiques dues aux crises et à l'industrialisation naissante. Mais, ce sont ses séjours à Paris, à partir de 1835, qui lui donneront les éléments de son système et qui l'inciteront à l'élaborer. D'où l'importance du second chapitre consacré à Paris. Remarquons en passant combien nos informations sur ce milieu de l'émigration allemande dans la capitale française sont encore floues; nous ne le connaissons guère qu'à travers les biographies des écrivains et autres personnages célèbres qui l'ont fréquenté et les études sur la Ligue des Justes, mais nous ignorons presque tout de sa composition sociale sur laquelle nous n'avons que des notions très générales.

L'auteur retrace l'évolution des organisations allemandes à Paris, Société populaire allemande, puis Ligue des Bannis et enfin Ligue des Justes dont il étudie les structures. C'est au sein de cette dernière que Weitling, porte-parole des tailleurs, qui représentent la tendance la plus révolutionnaire, jouera un rôle de plus en plus grand. Avec beaucoup de discernement et de prudence, Bravo étudie les sources de sa pensée. Pour cela, il ne se borne pas, comme on le voit trop souvent, à juxtaposer les citations des œuvres du tailleur et celles d'autres théoriciens socialistes pour prouver une influence de ceux-ci sur celui-là; il cherche ce que Weitling a pu réellement connaître de ces doctrines, de quels textes il a pu disposer, quels sont les ouvrages qu'il a réellement lus. Absorbé par son travail professionnel et ses activités au sein de la Ligue, Weitling n'avait guère le temps de parcourir de gros volumes; aussi ses connaissances sont-elles rarement de première main. Influence indirecte du fouriérisme, par des discussions et la lecture de la presse, quelques pages de Saint-Simon, *Le Nouveau Christianisme*, sans doute, deux ou trois publications de Cabet, de Lamennais, dont il aurait même traduit le *Livre du Peuple*, et surtout le contact avec ce milieu parisien où s'entrecroisaient tous les courants du socialisme utopique, telles sont les sources de ses idées. Il n'est le disciple de personne et le système qu'il élabore et qui trouvera son expression dans la brochure

qu'il rédige en 1838, à la demande de ses compagnons, *L'humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être*, et surtout dans son livre *Les garanties de l'harmonie et de la liberté*, son œuvre la plus intéressante, qui paraîtra à Vevey en 1842, est un système bien original. Utopisme, certes, mais dont l'auteur relève à juste titre le caractère nouveau: il s'agit d'un système où s'expriment les protestations, les exigences et les aspirations d'une classe sociale, celle de ces artisans prolétarisés à laquelle appartient Weitling. C'est ce qui explique l'écho rencontré par ses publications qui constituent la première expression théorique du prolétariat allemand en formation.

C'est pourquoi l'influence de Weitling sur ses compatriotes établis en Suisse sera si grande et si rapide. Quand il y arrive, en 1841, c'est juste au moment où commencent à se dégager, dans ce milieu des artisans allemands, alors si nombreux dans notre pays, deux courants antagonistes: l'un, celui de la Jeune Allemagne, national et républicain, l'autre, qui ne se satisfait pas des réformes politiques et veut les compléter par des transformations sociales. Le processus de différenciation s'accélérera sous l'action de Weitling, qui va créer sa propre organisation et publier livres et journaux, développant et précisant ainsi ses idées en accroissant son influence.

Pour ses chapitres sur l'activité de Weitling en Suisse, dont une partie avait déjà paru dans la *Rivista storica del socialismo* (n° 15—16); l'auteur se fonde naturellement sur le consciencieux travail de Brugger, tout en le complétant sur de nombreux points. D'abord par une étude beaucoup plus poussée des journaux de Weitling, sur lesquels un article de Kowalski avait récemment attiré l'attention; par de nombreuses références à la presse allemande, l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg principalement, fort bien informée par ses correspondants de l'activité des communistes en Suisse, et enfin par une connaissance remarquable de toute la littérature de la Jeune Allemagne et de tout ce que l'on a écrit à son sujet. Cela se manifeste tout particulièrement dans son analyse détaillée des rapports de Weitling avec Fröbel. Relevons au passage deux petites erreurs concernant la Suisse: on ne peut parler, avant 1848, de libertés garanties par la constitution helvétique (p. 88) et les Jésuites n'étaient pas fixés à Zurich (p. 203), même si les radicaux étaient volontiers prodigues de cette épithète, à laquelle les conservateurs protestants n'échappaient pas! Les références à la presse suisse, au *Schweizerischer Republikaner* de Zurich principalement, ne manquent pas. On retiendra plus particulièrement le passage sur l'imprimeur Alexandre Michod et ses journaux, la *Veveysanne* et la *Patrie*, petites feuilles locales où paraissaient des articles fort hardis sur les questions sociales. Weitling, qui avait publié son second livre chez Michod, avait sans doute pensé à lui pour l'édition française qu'il projetait de son journal. Bravo a d'ailleurs retrouvé un article de Weitling dans la *Veveysanne*.

En 1843, Weitling fit imprimer son journal à Langenthal, chez Irmel, qui éditait en même temps le *Schweizerischer Volksbote aus dem Oberaargau*. L'empressement que mit celui-ci à offrir ses services à Weitling s'explique-

t-il par son désir de l'attacher à son journal, dont la clientèle, qui se recrutait principalement parmi les nombreuses sectes de la Haute-Argovie aurait sans doute été sensible à la religiosité du tailleur? Cette thèse de Robert Grimm, reprise par Bravo, mériterait quelques recherches.

C'est à ce moment qu'apparaissent, chez Weitling, les défauts qui allaient le couper de ses compagnons d'abord, puis ensuite du mouvement ouvrier qu'il avait contribué à former. Les mystères dont il s'entoure, l'introduction de règles conspiratives dans son organisation mécontentent certains de ses amis et le poussent toujours plus à se détacher de la réalité sociale.

En avril et mai 1843, il séjourne à Zurich où il s'adonne à la composition d'un nouveau livre: *L'Evangile d'un pauvre pécheur*, où allait encore s'accentuer le caractère religieux de son œuvre. Qu'il y ait eu chez lui le désir d'utiliser la religion pour propager ses idées communistes parmi les artisans allemands, chez lesquels les connaissances bibliques formaient l'essentiel du bagage culturel, cela ne fait aucun doute, mais l'auteur n'en conclut pas, comme le font abusivement certains, à l'athéisme de Weitling. Celui-ci, certes, malgré sa grande familiarité avec l'Ecriture, ne semble pas avoir été mû par un sentiment religieux très profond; ses idées sur ce plan semblent particulièrement confuses, passant, selon les occasions, d'un matérialisme déclaré à un déisme de type mazzinien pour se rapprocher ailleurs de celles de Lamennais. Tout d'ailleurs portait Weitling vers une interprétation mystique du communisme: sa formation, l'ambiance dans laquelle il vivait, l'influence d'une partie des socialistes français, le précédent historique de Thomas Münzer et de Jean de Leyde auxquels il se référera, le pousseront toujours plus dans cette voie. D'autant plus que le sentiment croissant de sa propre valeur l'amena à se prendre de plux en plus pour le nouveau Messie.

On sait comment le séjour de Weitling en Suisse se termina; arrêté à Zurich avant d'avoir pu faire imprimer son livre, il fut accusé de blasphème et condamné à six mois de prison et au bannissement. Son procès et la publication des pièces trouvées chez lui dans le rapport de J. C. Bluntschli sur les communistes en Suisse, que les autorités zuricoises distribuèrent largement dans tout le pays et à l'étranger, donnèrent à Weitling une publicité extraordinaire dont témoignent les réactions de la presse suisse et allemande. Il est dommage que l'auteur n'ait pas également analysé celles de la presse française et l'attitude prise par les différentes écoles socialistes; les articles de Guyornaud et de Weill, dans les publications fouriéristes, ne manquent pas d'intérêt. De même on aurait aimé plus de précisions sur le rôle de J. J. Treichler; les travaux que lui ont consacrés Streuli et Klinke, qui ne sont pas cités, rendaient la tâche facile.

Remis aux mains de la police prussienne par les bons soins des autorités zuricoises, Weitling, après de nombreuses tribulations, réussit à passer à Londres où il fut accueilli triomphalement. Mais rapidement son influence

diminua, et c'est en vain qu'il cherchera à la reprendre. Il s'isolera de plus en plus, passera sur le continent où, à Bruxelles, en 1846, il rompra avec Marx. Peu après, il quitta l'Europe pour un premier voyage aux Etats-Unis. La révolution de 1848 le ramènera dans son pays, mais il n'y jouera qu'un rôle secondaire. Toute cette période de sa vie, sur laquelle nous n'insistons pas, est aussi soigneusement et clairement exposée que les autres, et c'est avec le même intérêt que l'on suit le déclin de ce personnage extraordinaire que fut Weitling.

Genève *Marc Vuilleumier*

Réaction et suffrage universel en France et en Allemagne (1848—1850). Etudes présentées par JACQUES DROZ. Paris, Librairie Marcel Rivière & Cie, 1963. In-8°, 180 p. (Bibliothèque de la Révolution de 1848, tome XXII).

Excellente idée que cette analyse comparée des lois française et prussienne qui, dans le cadre du mouvement de réaction qui se manifeste après 1848, tentaient d'améliorer le suffrage universel dans un sens antidémocratique. Robert Balland étudie les avatars de ce suffrage universel en France, de 1848 à 1850, en attachant une grande importance à l'opinion publique. Le professeur Jacques Droz étudie *L'origine de la loi des trois classes en Prusse*, tandis que le professeur Gerhard Schilfert traite de son application. Les conclusions de cette étude comparée, tirées par le professeur Droz, montrent tout l'intérêt de ce genre de recherche.

La loi du 31 mai 1850, en France, on le sait, retirait le droit de vote à une grande partie de la classe ouvrière par ses exigences en matière de domicile. La loi prussienne, promulguée par ordonnance royale le 30 mai 1849, répartissait les électeurs en trois classes, selon le montant de leurs contributions, de façon que l'ensemble des membres de chaque classe payait le même montant d'impôt et élisait le même nombre de députés. Si les deux lois répondaient aux mêmes mobiles: peur des «rouges» et de la «vile multitude», désir de faire disparaître la représentation des démocrates, si elles ont la même orientation réactionnaire, elles sont pourtant profondément différentes.

La loi prussienne, inspirée de la loi communale rhénane de 1845, fut longuement élaborée et discutée par des spécialistes; elle correspondait à une pensée profonde de gouvernement. Conforme à la tradition du libéralisme allemand, elle ne «compte» pas les voix, mais les «pèse»; ainsi le Parlement sort «organiquement» de la nation dans sa diversité sociale. Tous ces thèmes sont familiers à la pensée politique allemande.

La loi française ne fait pas intervenir de telles préoccupations idéologiques; elle est purement négative, empirique et improvisée. Elaborée très rapidement, sans enquête préalable, elle fera, durant les 18 mois de son existence, l'unanimité contre elle. La loi prussienne, elle, durera 68 ans!